

Brasillach Robert

LES FRÈRES ENNEMIS

Personnages :

TIRÉSIAS

ETÉOCLE

POLYNICE

TIRÉSIAS

Rien ne va plus, on arrête tout le monde, les concierges remplissent les formules de délation qu'on distribue dans tous les carrefours, mais moi je suis bien tranquille, je suis toujours sûr d'avoir le dernier mot. Je suis Tirésias, personne n'osera jamais arrêter Tirésias. A-t-on jamais entendu dire qu'on avait interné un important ecclésiastique ? J'ai célébré l'office sacré pour Laïos et pour Oedipe, je l'ai célébré pour Etéocle, et je chanterai demain sur le parvis pour Polynice si Polynice devient le chef du gouvernement. Mais je conviens que les esprits médiocres, et peu habitués aux subtilités et aux virages de la politique peuvent se sentir troublés. Peut-être le destin leur répondra-t-il aujourd'hui même ? J'ai toujours été là pour deviner, pour contempler, et pour bénir, les crises gouvernementales. A la mort du roi Laïos, c'est moi qui ai déclaré légitime le roi Oedipe, et qui l'ai fait reconnaître par les puissances étrangères. A l'abdication d'Oedipe, c'est moi qui ai imaginé cette ingénieuse paix de compromis qui donnait pour un an le pouvoir à son fils aîné Etéocle, et remettait à l'année suivante le pouvoir à Polynice. Depuis, il s'est passé bien des choses. Voici le temps où les frères se battent les uns contre les autres. Etéocle a voulu garder la couronne, il s'est appuyé sur l'armée d'occupation spartiate, sur ses chars, sur ses lourdes formations disciplinées, il a accepté de signer des proclamations pour l'unité de la Grèce. Mais le peuple ne l'aime pas, parce que le peuple n'aime pas les Spartiates. Le peuple exige Polynice, qui s'était enfui, qui vient de débarquer avec l'armée d'Argos, qui réclame le retour aux anciennes lois de Thèbes, qui lève dans les campagnes et dans les villes des combattants obscurs et sans uniformes. La bataille décisive est pour cette nuit, les murs de la mer ont été forcés, mais l'Eglise veille et a pu établir la trêve de Dieu. Polynice et Etéocle, avant le combat, vont se rencontrer. Dans ce lieu indéterminé des tragédies, sans entrée motivée, sans préparation, isolés dans la paix d'un instant comme dans une île déserte, le chef de la patrie vaincue et le chef de l'armée d'invasion, tous deux frères vont se revoir après tant de mois d'absence. Je n'ai plus qu'à disparaître, mais l'oeil et l'oreille de Dieu et de ses serviteurs ne sont jamais si loin qu'on le croit.

*

* *

ETEOCLE

Salut, Polynice, je te reçois dans ta patrie, que tu as abandonnée.

POLYNICE

Salut, Étéocle, je reviens dans ma patrie, que tu m'as interdite.

ETEOCLE

C'est la trêve, Polynice, nous ne sommes pas ici pour nous braquer l'un contre l'autre.

POLYNICE

Sommes-nous donc seulement ici comme deux enfants prodiges qui se retrouvent après un voyage un peu long et qui évoquent leur adolescence en se disant : « Tu te souviens ? » ?

ETÉOCLE

Je le voudrais. Ah ! comme je le voudrais, pour commencer au moins ! Oui, rayer de notre rencontre ces années si décevantes, si dures, ces années d'homme, et revenir aux jours rayonnants de notre enfance, à l'école buissonnière dans les faubourgs de Thèbes, à nos querelles et à nos amitiés, quand nous échangeions nos sacs de billes et que nous commencions un peu plus tard à courir les filles dans les bals publics...

POLYNICE

Crois bien que dans ces mois que j'ai passés loin de mon pays, loin de ma famille, loin de tout, c'est à ces jeux, moi aussi, que je pensais. Parfois, j'étais seul dans la nuit, au fond d'un gîte de hasard, j'avais changé dix fois de domicile et d'identité dans la semaine, j'étais poursuivi, harassé, prêt à me livrer à la police, affronter les armes de l'aube, les tortures des questionneurs et soudain une étrange paix descendait en moi, Étéocle. Tu ne le croiras peut-être pas. Je pensais à toi. A toi qui étais heureux, qui régnais, qui dormais dans ton lit entouré de gardes, à toi dont je n'étais pas jaloux. Je pensais au petit Étéocle qui était mon frère et mon ami, et soudain, je ne sais pourquoi, devant cette image de petit garçon aux genoux nus, je me sentais regonflé d'une force extraordinaire, et je retrouvais l'espérance et le bonheur.

ETÉOCLE

Et c'est alors que tu arrêtais les voitures sur les routes, que tu assassinais mes gardes fidèles, que tu faisais entrer l'étranger sur notre sol ? C'est à cela que te servait mon image ancienne ?

POLYNICE

Peut-être.

ETÉOCLE

Je devrais hausser les épaules Polynice, je devrais me moquer de toi et de moi mon pauvre garçon. Mais qui te dit que moi aussi je n'ai pas pensé à toi, perdu dans ton maquis glacé, à cette heure de la nuit où l'on se réveille soudain en se demandant ce qui ne va pas, et où l'on se dit : mais rien ne va, mais la police trahit, mais les ministres ne sont pas sûrs, mais les alliés nous exploitent, mais les vainqueurs nous mentent, mais le peuple s'insurge et ne comprend rien, mais le clergé trafique, mais la jeunesse est pervertie, mais les anciens combattants s'endorment... Oui, je pensais à toi, mon vieux, et je ne me disais pas, certes, que tu étais plus heureux que moi, mais je pensais que, si dur soit-il, ton rôle était plus facile que le mien, et je ne t'en voulais pas, et j'aurais voulu t'avoir auprès de moi, et te serrer dans mes bras et te parler...

POLYNICE

Après quoi, tu faisais arrêter mes amis exécuter à l'aube des garçons de quatorze ans, déporter des femmes, et tu mettais ma tête à prix.

ETÉOCLE

A mon tour de te répondre : Peut-être.

POLYNICE

J'ai accepté cette trêve avant le combat, pourtant, non pas dans l'espoir qui berce tant d'habiles et d'amateurs de compromis, mais pour comprendre, vois-tu, pour comprendre ce que tu es, ce que tu as fait.

ETÉOCLE

Est-ce si difficile à saisir ? Nous nous sommes quittés, Polynice, au moment des pires troubles de la patrie, ou de ce que nous imaginions être le pire (depuis, nous avons vu plus mal encore). Le pays envahi jusqu'au fond, le régime jeté à terre, Oedipe, notre père, perdu et déshonoré, presque aucun espoir qui luit à l'horizon. Il ne pouvait y avoir de salut possible qu'en restant ici et en disant oui à ce qui était.

POLYNICE

J'ai pensé qu'il ne pouvait y avoir d'autre issue qu'en disant non, en s'en allant, et en revenant un jour en secret pour changer ce qui était.

ETÉOCLE

Et pourtant, nous sommes là, Polynice, aujourd'hui, entourés de nos souvenirs, entourés de nos illusions mortes, et peut-être pourrions-nous trouver dans notre passé et dans notre enfance assez d'affection pour réduire ce non et ce oui à une commune espérance, ne le penses-tu pas ? Je le sais, que tu es déçu par tes alliés, par tes amis, par tes fidèles. Il y a Argos qui cherche un moyen pour faire de Thèbes une colonie, et Argos est ton allié, et Argos payait la solde de tes soldats et c'est l'armée argienne qui assiège Thèbes aujourd'hui. Il y a les bandits de toute race que tu as rassemblés sous ta bannière en même temps que les garçons au sang vif, que les conservateurs, les révolutionnaires et les héros révoltés. Et tout cela ne te plaît pas plus que ne me plaisent les policiers marrons, les traîtres prêts à suivre qui les paie, les peureux qui se croient du côté du plus fort. Chacun de nous, à un moment de son histoire a été dupe. Peut-être n'avons-nous rien de plus solide pour construire l'avenir que le sentiment de cette duperie ?

POLYNICE

J'y ai pensé. Mais je ne suis pas sûr, Etéocle, que tu aies saisi ce qui nous a séparés, si profondément, lorsque dans l'écroulement du solstice d'été il y a déjà si longtemps, les décombres de la patrie se sont amoncelés sur les routes de la fuite et de la défaite. Ce n'est pas seulement un oui et un non, une acceptation et un refus qui ont fait notre différence. C'est quelque chose de plus grave et de plus tragique.

ETÉOCLE

J'avais la raison pour moi. Tout était perdu, je savais qu'il faudrait vivre à petit feu pendant des années renoncer à la gloire, subir, s'accommoder. Je l'ai fait avec cette conviction intime que j'étais capable, moi seul capable d'accomplir ce salut ingrat. C'est pour cela que je n'ai pas voulu te rendre la couronne. Je te connais depuis longtemps, tu es trop vif, trop impétueux, tu n'aurais pas su faire ce que j'ai fait.

POLYNICE

La raison, c'est le mot que je voulais te faire prononcer. Tu avais la raison et moi j'avais l'instinct, vois-tu. Dans cet été où tout semblait perdu, il y a eu deux voix pour s'élever, la tienne, qui était la voix raisonnable et la mienne, qui était la voix instinctive. Comment pouvais-tu croire que la raison triompherait ?

ETÉOCLE

Mais j'ai servi même ton instinct ? Mais si ma raison n'avait pas été là, mais si je n'avais pas gardé dans ce pays un semblant d'ordre, un semblant de paix, jamais toi-même tu n'aurais pu mener ton action, préparer ce grand jour où éclaterait la lumière de ton instinct, comme une bombe au petit matin. Sans moi, tu n'aurais rien pu faire, Polynice. Sans moi, tes militants impitoyablement traqués dès la première heure, tes hommes tous déportés, tes cadres détruits, le pays à feu et à sang, jamais tu

n'aurais pu sauvegarder la petite chandelle vacillante sur laquelle soufflaient tant d'ouragans.

POLYNICE

Je ne le dirais pas à mes militants, je ne le dirai peut-être même pas à l'histoire, mais je sais que c'est vrai, Étéocle.

ETÉOCLE

A tes militants, tu dis que je suis un traître. Quant à l'histoire, elle est écrite par les vainqueurs, quels qu'ils soient. Son jugement ne doit pas intéresser les hommes du temps présent.

POLYNICE

Et toi, que dis-tu de moi ?

ETÉOCLE

Nous sommes quittes, Polynice, l'un l'autre nous menaçant, l'un l'autre nous injuriant, et au coeur, lorsque nous nous réveillons la nuit, la petite image des frères que nous avons été, qui continuent à s'aimer.

POLYNICE

Qu'importe de s'aimer ? Ce n'est pas à des hommes comme nous qu'il faut en parler, de s'aimer, nous avons autre chose à faire, nous sommes devenus beaucoup plus que nous-mêmes, symboles d'une attitude et symboles d'un univers. Nous n'avons pas le droit de nous aimer.

ETÉOCLE

Sommes-nous si loin l'un de l'autre . Je m'appuie sur Sparte comme tu t'appuies sur Argos, et chacun de nous pourtant espère bien qu'un jour Thèbes recouvrera son indépendance passée. Nous devons nous fier à des alliés ou à des vainqueurs dont bien des choses nous séparent, nous servir de domestiques ou d'hommes à gages que nous méprisons tous deux, utiliser des armes qui ne sont pas toutes honorables, couvrir des assassinats et des crimes, ou à tout le moins pour les meilleurs d'entre nous, les ignorer, ne pas en être informés et passer outre, parce que telle est la nécessité ! Nous sommes pareils.

POLYNICE

Nous ne sommes pas pareils, puisque le peuple ne s'y trompe pas. Il déteste Sparte, qui lui tue sans doute moins d'hommes que les attaques et les incursions d'Argos, il dit que tu es l'esclave de Sparte, il ne croit pas que je sois autre chose que l'allié d'Argos. Au-delà de tous les raisonnements, il y a l'instinct qui parle en lui et

voilà tout. Je t'ai déjà dit que je n'avais pas d'autre mérite que d'être ici la voix de l'instinct.

ETÉOCLE

Ah ! laisse-moi, Polynice, faire un dernier effort pour la voix de la raison. Si nous sommes ici ce n'est pas pour affronter nos conceptions de l'État, ce n'est même pas pour nous demander qui de nous a eu raison dans les chaudes journées de juin où s'est disloqué le destin de Thèbes, c'est pour essayer, avant la dernière bataille, de réunir nos forces et notre amour. Si je voulais, Polynice, je ferais entrer parmi nous notre mère Jocaste, celle qui pleurera sur toi comme elle pleurera sur moi, celle dont je ne veux pas utiliser, même pour le plus noble but, la douleur et la tragédie. Mais tu sais bien que si, à cette minute suprême, nous ne nous accordons pas, ce n'est ni toi ni moi qui gagnerons, c'est Argos ou Sparte, et c'est même pire encore : c'est Tirésias, c'est Créon, c'est le parti des combinaisons et des attermolements, et tous les militants de Polynice ou les militants d'Étéocle se seront entretués pour rien, au profit de l'argent et de la plus sordide des affaires.

POLYNICE

C'est toi qui as accepté la défaite de Thèbes, c'est toi qui m'as rejeté hors de la patrie, c'est toi qui m'as fait déchirer la robe de l'unité.

ETÉOCLE

Je te répète qu'il ne faut pas discuter, Polynice, il n'en est plus temps. Je sens qu'au dehors un sablier fatidique s'écoule et nous mesure les minutes : bientôt il sera trop tard, hâtons-nous. Je ne t'ai pas jugé capable de mener Thèbes, j'ai cru qu'il fallait s'accommoder de Sparte, j'ai détesté Argos qui nous avait tant de fois trahis. Mais qu'important aujourd'hui Argos et Sparte ? L'une et l'autre ont leurs difficultés, leur gangrène. C'est Thèbes qui m'intéresse, c'est à elle seule que nous devons penser.

POLYNICE

Que veux-tu de moi ? Que nous apparaissions tous deux enlacés avec Jocaste bénisseuse derrière nous, et que nous proclamions devant le peuple que la guerre est terminée, et que les armées étrangères n'ont plus qu'à retourner chez elles, chacune de leur côté ? Elles ne voudront pas et voilà tout, elles se battront sur notre sol, et rien ne sera changé.

ETÉOCLE

Nous sommes de la race d'Oedipe, Polynice, tant de querelles et de crimes ne suffisent-ils pas aux dieux ? Ne faut-il pas en finir de rivaliser avec le sang le plus noir de la Grèce, le plus chargé en malheurs ? Ne pouvons-nous arrêter à notre génération la malédiction qui pèse sur nous ? Faire que la petite Antigone et la petite

Ismène aient leur part de bonheur, et après elles, nos enfants si nous avons des enfants ?

POLYNICE

Je le voudrais bien moi aussi.

ETEOCLE

Est-ce difficile ? Ces guerres que tu crains, pourraient-elles avoir lieu, pourraient-elles nous faire souffrir si Étéocle et Polynice apparaissaient, comme tu le dis ironiquement, embrassés devant le peuple ? Ne pouvons-nous nous accorder ? Ne crois pas que je veuille le pouvoir. Je l'ai voulu parce que Sparte dominait, que j'étais seul à m'entendre avec elle. Mais aujourd'hui, ce jeune frère impétueux dont j'avais peur a été mûri par l'exil, par la lutte contre ses propres alliés, et par cette existence souterraine à travers les fuites et les dérobades. Il est digne de régner, je le sais bien. Il saura tenir la balance avec Argos comme je l'ai fait avec Sparte. Je ne lui demande rien que de comprendre ce que j'ai fait et ce que j'ai voulu.

POLYNICE

Je le voudrais Étéocle. C'est trop tard.

ETEOCLE

Il n'est jamais trop tard. Si tu refuses, c'est l'insurrection c'est le massacre de la ville révoltée par les légions spartiates, c'est la folie révolutionnaire.

POLYNICE

Pis encore. Car tu ne connais pas mes hommes et moi je les connais. Voilà des mois que je vis avec eux, des mois que je sais ce qui se glisse parmi les souffrances réelles de souffrances imaginaires ou complaisantes, de désirs de vengeance, de bassesse et d'amour du sang. Sitôt le signal de révolte donné, les frères livreront leurs frères, les jaloux tueront sur le seuil des maisons, les riches demeures seront livrées au pillage, on exécutera sans jugement et sans raison, et un fleuve de haine submergera Thèbes.

ETÉOCLE

Alors, pourquoi ne pas arrêter le fleuve ? Pourquoi ne pas m'aider à construire la digue ?

POLYNICE

Parce qu'il est trop tard, je te le dis. Parce que je parle au nom de l'instinct, et toi au nom de la raison, et que l'instinct, c'est bien ce cortège de femmes éventrées, d'enfants jetés dans les chaînes, de vieillards assommés dans leur lit, de saintes filles

mêlées aux putains, qu'on nomme une révolution. J'ai eu besoin de tous ces assassins et de tous ces bandits, comme tu as eu besoin de policiers et de vendus. Tant pis pour les combattants honorables qui se trouvaient des deux côtés, au moment de la victoire on n'y regarde pas de si près.

ETÉOCLE

Alors, Thèbes est perdue.

POLYNICE

Il reste demain. Il reste le jour où le peuple qui en a assez du sang des exécutions en aura assez des représailles. Où il en aura assez de voir les prisons alternativement remplies par un flot toujours égal de citoyens innocents.

ETÉOCLE

Et c'est l'heure où tu te sépareras de tes alliés ? Où tu voudras la justice et la paix que tu dédaignes aujourd'hui ? Où tu te croiras assez fort pour apaiser, pour concilier ?

POLYNICE

Ce sera mon heure, Etéocle. L'heure où je réussirai ce que tu n'as pu réussir sous le soleil noir de la défaite.

ETÉOCLE

A mon tour, de te dire trop tard, Polynice. Ils te tueront. Tes amis te tueront. Tes alliés te tueront. Tu as déchaîné les forces que rien ne remettra sous le fer.

POLYNICE

Je dois en courir le risque comme tu l'as couru.

ETÉOCLE

Alors adieu, Polynice ?

POLYNICE

Adieu.

ETÉOCLE

Donne-moi ta main.

POLYNICE

La voici une dernière fois. Tout à l'heure nous allons revêtir les armures de combat et nous menacer, et lutter l'un contre l'autre jusqu'au sang. L'un de nous mourra. Peut-être tous les deux. Il le faut. Nos peuples assemblés nous regarderont comme l'image la plus prodigieuse de la haine, dressés éternellement l'un contre l'autre, bras fraternels armés comme dès le berceau. Ils ne sauront pas la vérité.

ETÉOCLE

Les siècles ne sauront pas la vérité. Les siècles ne sauront pas que nous nous aimions. Que nous étions pareils, et pareillement acharnés à sauver la terre paternelle, mais obligés de prendre l'un contre l'autre ce masque de colère et d'injustice. Ils croiront que nous nous sommes haïs, que nous nous sommes méprisés, alors que notre cœur n'était plein que d'un immense amour et de la plus totale compréhension. Adieu, Polynice. Avant de te faire du mal avant - je le jure - de tout mettre en oeuvre pour t'abattre et t'arracher la vie, laisse-moi t'embrasser, ô mon frère que j'aime.

POLYNICE

Adieu, Étéocle adieu, ô mon double, adieu ô moi-même ennemi.

TIRÉSIAS

Il n'aurait pas été bon de les voir s'entendre. C'est moi qui dois faire les compromis et les traités de réconciliation, et il n'est pas souhaitable que les combattants se mêlent de ces besognes. Où irait-on si on laissait les guerriers, du fond de leurs tranchées ou devant leurs tentes, s'apercevoir soudain qu'ils sont pareils ? Non, tout est dans l'ordre ainsi, et on peut me laisser le soin d'établir pour l'histoire qu'Étéocle et Polynice se détestaient depuis le berceau, donnant aux hommes l'image d'une haine abominable et contre nature. Ils vont s'entretuer, cela n'est pas douteux. Je ne pense pas que cela vaille plus mal pour Thèbes. La nation a eu son compte d'héroïsme, il est bon qu'elle se repose. On fera de belles funérailles à l'un, on jettera le corps de l'autre aux orties et aux chiens, selon le parti vainqueur. Je serai toujours là pour régler les obsèques, c'est ma spécialité. Et nous reprendrons le cours d'une existence nationale sans périls, comme il convient aux subtils desseins que je représente, et aux intérêts de la branche cadette. Il faut enterrer à tout jamais ce néfaste besoin de grandeur. Nous ne devons plus en entendre parler. De ce côté-là, je suis tranquille avec le peuple, qui en a par-dessus la tête de toutes ces histoires. Je me méfie seulement - il faudra y veiller - de cette petite Antigone.

*Noisy-le-Sec - Fresnes
octobre 1944.*